

Représentation du divin en Grèce antique

« Depuis toujours, l'homme crée des images pour représenter la présence fugitive des choses aperçues. Il en résulte le lien intime qui unit l'art de penser à l'art tout court. » Heinz Wismann

Monsieur Wismann, se pose la question du : « **Comment a-t-on parlé des images ?** » Il découvre alors un discours lié par une tension entre l'image et le religieux. Une problématique entre immanence et transcendance, visible et invisible, présence et absence. Selon les modalités du religieux, l'image peut être suspectée ou au contraire, comme dans le monde polythéiste devenir le cadre d'une représentation.

7 mots grecs anciens pour se représenter le divin

1^{er} temps : Chez les Grecs anciens, le monde est vivant et beau, il est vu comme divin. Dans ce monde existe des signes d'instinctifs de l'expression de la beauté. Les hommes face à ces objets naturellement beaux, éclatants, entretiennent avec le monde la certitude même de la déité du réel. Ce réel pour les Grecs était un ! Il n'y a pas de dualisme, d'opposition entre un Dieu transcendant, inaccessible et sa création. Le dualisme est présent dans les religions archaïques et les traditions mythiques mettant en scène par exemple des esprits bons contre lesquels luttent des esprits mauvais.

Monisme : ce terme vient du grec *monos* (« seul », « unique ») et *ismos* (« doctrine », « théorie ».) En philosophie, le monisme est un système de pensées pour lequel l'univers n'est composé que d'une seule substance qui est soit la matière (matérialisme), soit l'esprit (spiritualisme). Il s'oppose au dualisme qui affirme l'existence de deux substances distinctes, la matière et l'esprit. Le monisme supprime donc la distance qui nous paraît exister entre le monde réel et la conscience.

On trouve deux monismes dans l'antiquité : le monisme immanent chez les Grecs et le monisme transcendant chez les juifs,

Les premiers philosophes milésiens auront à cœur de trouver le principe premier de la composition du réel, pour Thalès ce sera l'eau. Ces philosophes milésiens du 6^{ème} siècle a. v. J.-C enquêtent sur le monde par l'observation de la *physis* (« la nature »). Cela les amène à une vision parfaitement moniste du cosmos, au moyen d'un principe qu'ils doivent découvrir et démontrer comme l'eau, l'air, l'apeiron (« l'indéfini »). Ce monisme grec peut être mis en parallèle avec celui des Hébreux, où tout est un. Cependant pour les Grecs l'un est immanent alors que pour les Hébreux, on ne peut rien en dire, il est totalement transcendant.

1 Théos (« Dieux », mais avant tout l'adjectif qui signifie « ce qui est présent »)

Dans l'antiquité tardive, le réel est divin. Le monde antique est plongé dans une religiosité de l'immanence. Il n'y a pas de transcendance au moyen d'un au-delà le réel est vivant et divin. Mais, la réalité est fugitive et confuse dans la perception sensible que l'on peut en faire. Les Grecs se sont demandés comment capter cette présence du divin dans le flux permanent et incessant du réel.

2 To Kallos (« l'éclat qui émane d'une agalmata ») / Kalos (« beau »)

Le beau dans l'histoire n'a pas toujours eu le même sens. Chez les Grecs anciens, *kalos* (« l'éclat ») est d'abord contenu dans le monde et observé dans des objets naturels. Le monde qui est divin se montre sous une forme et celle-ci peut être plus ou moins éclatante. Cet éclat, cette brillance (l'éclat, la qualité) se manifeste par exemple plus intensément dans des objets comme les pierres précieuses, l'or, les nacrés des coquillages lumineux...

3 Agalma (« admirable, tiré du verbe *agamai* signifiant « admirer »).

Figuration qui frappe par l'éclat des matériaux particulièrement éclatants qui la compose. Ces œuvres montrent la présence du divin que l'on peut contempler. On pouvait même se rendre comme en pèlerinage sur des sites précis pour contempler la présence de la manifestation du divin. Dans le temple, il ne faut pas oublier que la statue du dieu était représentée au moyen de matériaux précieux qui rayonnaient et rendaient cette présence admirable, tout en intensifiant par-là même la réalité divine. Des couleurs éclatantes, comme celles utilisées sur le marbre blanc des statuts grecs, étaient appliquées et agrémentées de pierres précieuses dans les yeux par exemple. Un dieu éclatant et orné de pierres devait frapper les esprits qui le contemplait en ce lieu.

2^{ème} temps : ce n'est plus uniquement les objets naturellement beaux qui communiquent la divinité du monde, mais le fait de découper dans le monde, un espace. Cet espace extrait du mouvement permanent du réel au moyen de la technique définit un cadre qui permet alors, la représentation de ce qui a été présent ! Cette représentation dans un cadre donné et harmonieux au moyen de la technique, permet une lecture du réel qui devient signifiant.

Dans le ciel, un temple ou les entrailles d'un poulet, la représentation est un espace découpé qui par sa fonction même d'arrêt sur image permet une lecture du monde ordonné et symbolique.

Pourquoi symbolique ? Parce qu'elle opère sur le présent fugitif le cadrage harmonieux et nécessaire à la réflexion de ce qu'elle dévoile en le désignant comme signe.

Le monde des Grecs fait signe. Le monde vivant et divin possède un sens et ce sens trouve un espace privilégié et clarifié dans le cadre d'une représentation harmonieuse au moyen de la techné.

Symbole : Le mot « symbole » est issu du grec ancien *sumbolon* (σύμβολον), qui dérive du verbe *sumbalein* (*symballein*) (de *syn-* : « avec », et *-ballein* : « jeter ») signifiant « mettre ensemble », « joindre », « comparer », « échanger », « se rencontrer », « expliquer ».

En Grèce, un symbole était au sens propre et originel un tesson de poterie cassé en deux morceaux et partagé entre deux contractants ou un bâton rompu en deux. Pour liquider le contrat, il fallait faire la preuve de sa qualité de contractant (ou d'ayant droit) en rapprochant les deux morceaux qui devaient s'emboîter parfaitement. Le *sumbolon* était constitué des deux morceaux d'un objet brisé de sorte que leur réunion, par un assemblage parfait, constituait une preuve de leur origine commune et donc un signe de reconnaissance très sûr.

4 Techné : (ars en latin, « art »). Elle est la maîtrise, l'habileté, le savoir-faire. C'est au moyen de la technique que l'on réalise de manière harmonieuse l'ordonnement d'éléments dans un cadre donné.

5 Harmonia : (« Harmonie », vient d'un radical l'indo-européen Ar qui signifie l'ajustement, l'agencement, arithmétique, articulation, aristocrate...). Elle permet de découvrir les articulations qui dans cet espace sont justes. **Harmonia**, se lit la première fois chez Homère et désigne la manière de construire la coque d'un navire grec, Le charpentier devait ajuster, ajointer, les planches pour que la coque puisse être parfaitement étanche, plus l'agencement était parfait plus la coque était étanche. La même chose devait s'opérer dans le ciel, le temple, l'image, où l'harmonie avait pour but de permettre une contemplation parfaitement à l'abri et étanche de toutes intrusions extérieures, pour une lecture claire du cosmos.

6 Le téménos : (« Le temple ») du latin *templum* et du grec issu du verbe *temnô* « couper ». Le substantif qui en est tiré est *téménos* (« temple »). Le *téménos* devient la coupure et par conséquent le cadre du sacré pour permettre une certaine lecture du réel. En effet, « Contempler » *contemplor* signifie : regarder l'espace, le ciel en vue d'un présage, a pris très tôt un sens religieux. Le temple manifeste un espace privilégié où se donne harmonieusement à comprendre les messages divins parce qu'il est cadré.

Les devins, dans l'Iliade de Homère, découpent dans le ciel un cadre défini pour lire le divin, qui n'est autre que la manifestation plus ou moins intense du réel. Par exemple, des passages d'oiseaux avec différentes significations selon qu'ils passent de gauche à droite ou l'inversent.

À Rome se sont les entrailles des poulets qui seront privilégiés pour être l'espace de construction du cadre dans lequel une lecture du divin est rendu possible. Découpées et lues, cette opération, qui nécessite une grande habileté, est une technique qui renseigne l'homme sur le sort que l'avenir lui réserve. Dans le temple qui est un espace séparé du monde, dans lequel la statue réside, précieuse et pleine d'éclat, l'homme trouve un lieu privilégié pour être en contact avec l'ordre des choses. La raison, au moyen de la technique, cadre un espace privilégié dans le ciel, celui-ci harmonieux et stable, permet de prévenir et faire sens du monde inintelligible dans le mouvement incessant de la vie. Ce prélèvement d'un petit morceau de réalité, un ciel, un lieu ou des entrailles, va par ce cadrage particulier transformer l'image en signe. En effet, couper de son contexte dans un cadrage spécifique, l'image renverra plus au symbole de l'image intelligible.

Le concept de téménos a-t-il d'autres expressions ? Les premières écritures ont une relation directe avec l'acte de *temnô* (« couper »). L'écriture au départ ce sont des pictogrammes, les

lettres sont des réductions d'images de quelque chose. Par exemple, l'alpha grec est le symbole d'une tête de bœuf. Les hiéroglyphes participent très largement également à comprendre que l'écriture est au départ une réduction ou des découpages de la réalité sensible pour devenir une réalité réflexive de second degré, qui renvoie au-delà et permet donc un déchiffrement.

Exemple avec la lettre Alpha (capitale A, minuscule α), en grec *ἄλφα*, est la première lettre de l'alphabet grec et l'ancêtre de la lettre A des alphabets latins.

À l'origine, le nom de cette lettre dérive du mot *aleph* qui désigne un bœuf en phénicien.

La forme de la lettre majuscule A en grec (plus tard empruntée par le latin), est elle-même une tête de bœuf ayant subi une rotation de 90 degrés. En effet, la forme de la lettre en phénicien viendrait de l'ancienne écriture égyptienne démotique, où cette lettre était représentée par l'image d'une tête de bœuf. Une origine partagée aussi avec l'alphabet copte, très proche de l'alphabet grec.

7 Kosmos : (« l'ordre », « ordonnance harmonieuse », « belle »). Pour les Grecs, il n'est rien d'autre que la totalité des phénomènes bien agencés dans le champ de leurs visibilitées (*phainomena*, « ce qui apparaît »). Par excellence, c'est le ciel étoilé, mais par extension il peut désigner le bijou, le vêtement, le maquillage harmonieux...le contraire du désordre, de ce qui est dérangé. Le cosmos d'«ici-bas »représente l'ordre permanent de la réalité.

Il y a une analogie entre le macrocosme et le microcosme d'une réalisation sur terre. Par exemple, le rapport dans la cosmologie du ciel se dit, relation entre les membres, mais sur un vase ou une peinture les figures représentées des hommes ont aussi une relation avec l'harmonie de leurs membres, bras, jambes... On voit

dans cet exemple la relation que les productions artistiques entretenaient avec l'idée qu'elles étaient un échantillon sur terre, du bel ordonnancement du cosmos.

Conclusion :

Le *Kalos*, « le beau », est d'abord un élément naturel reconnu comme éclatant pour ses qualités propres. *L'agalma*, « l'admirable », participe de la même reconnaissance objective de la valeur des matériaux utilisés dans une sculpture qui apparaît dans toute sa splendeur.

Puis, apparaît un moment où le beau sera l'opération qui consiste, au moyen d'une technique, à rendre harmonieux un espace cadré qui rend compte de la totalité du cosmique comme belle ordonnance. L'art naît du besoin dans le réel qui nous entoure et qui fuit en permanence, d'opérer un espace intelligible au moyen d'un cadre harmonieux. Alors les devins et artistes créeront au moyen de leurs techniques un champ de lecture, qui articulera harmonieusement une partie de la réalité dans ce cadre privilégié qui est le temple, le ciel ou l'image. Ce rôle du devin ou de l'artiste, qui consiste à découper cet espace privilégié de la réalité, a pour fonction une lecture plus claire du monde, mais surtout d'apaiser nos angoisses par le dialogue de sens qu'il instaure avec le monde.